



HAL
open science

La naissance d'un philosophe

Bernadette Bensaude-Vincent, Eva Telkes-Klein

► **To cite this version:**

Bernadette Bensaude-Vincent, Eva Telkes-Klein. La naissance d'un philosophe. Les identités multiples d'Emile Meyerson, Editions Champion, 2016, 978-2-7453-3110-6. hal-01496237

HAL Id: hal-01496237

<https://hal.science/hal-01496237>

Submitted on 28 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHAPITRE 5

LA NAISSANCE D'UN PHILOSOPHE - 1908

Bernadette Bensaude-Vincent et Eva Telkes-Klein

Le « père de l'épistémologie » évoqué par l'historien du peuple juif, Salo Baron, est né en 1908, à l'âge de cinquante ans. N'a-t-il aucun lien avec le jeune chimiste qui s'installe à Paris au début des années 1880, ni avec le rédacteur de l'agence Havas qui évolue dans les cercles littéraires parisiens? Meyerson aime à souligner la rupture. Jouant sur l'étrangeté d'une entrée dans la carrière à l'âge de cinquante ans, il se plaît à brouiller les pistes. Ne va-t-il pas jusqu'à imaginer « que le Meyerson philosophe prendrait la suite de Bergson¹, ce qui suggère implicitement que son œuvre philosophique pourrait ne pas avoir de racines dans sa propre biographie? Meyerson semble vivre son entrée en philosophie comme une seconde vie, la naissance d'un autre moi. Dans la lettre à sa sœur Frania, rédigée à la veille de la sortie de son premier livre, *Identité et réalité*, il écrit :

J'ai un doute – non pas quant à la valeur du système même, mais quant à sa propriété (intellectuelle ?). J'ai évoqué ci-dessus cette question ; il est très probable que quelque part, dans un livre oublié, ou même dans un ouvrage feuilleté sans le comprendre entièrement, se trouve la quintessence de « mon » système. Mais cela mis à part, qu'est-ce qui est vraiment à moi dans mon système ? Vraiment, je ne le sais plus moi-même².

On peut entendre cela de deux manières. En un sens, toute œuvre philosophique est impersonnelle au sens où elle se nourrit de la tradition. Elle reformule des problèmes énoncés et diversement traités depuis des siècles. Elle emprunte et retravaille des concepts déjà forgés... Chaque philosophe ne peut faire autrement que penser dans une masse d'écrits, « penser la bouche pleine », selon l'heureuse expression de Judith Schlanger³. Les constructions discursives mobilisent des siècles de pensée et de discours en général. En un sens, la pensée étant un « bien commun », il est légitime de douter de sa propriété intellectuelle.

On doit cependant lire les propos de Meyerson comme une confidence personnelle, sur l'expérience vécue d'un autodidacte. En effet, Meyerson construit son « système » brique à brique, pendant près de vingt ans à travers ses lectures. Sans guide, il trace son chemin en lisant, se nourrissant de travaux disparates, glanés de-ci de-là dans les bibliothèques. Il amasse des fiches, dans la solitude, sans avoir l'opportunité de discuter. Privé de l'expérience d'argumentation que tout étudiant en philosophie acquiert – ne serait-ce qu'à travers les épreuves de dissertation – Meyerson accumule une érudition hors du commun, mais sans pouvoir faire l'épreuve décisive de l'échange d'arguments, du dialogue maïeutique ou polémique. En 1908, il « accouche » d'une œuvre engendrée par des années de lectures solitaires, dans le for privé d'un dialogue muet avec des auteurs.

Meyerson offre ainsi un exemple original – peut-être unique au XX^e siècle – de construction d'une œuvre philosophique sans formation universitaire. Pour comprendre sa genèse, il faut renoncer à la métaphore architecturale qui suppose un plan directeur pour tenter de démêler les fils qui tissent une sorte de tapisserie⁴. Quels sont les motifs qui composent cette tapisserie, comment sont-ils agencés ? En remontant au passé chimique de Meyerson, on peut tenter de renouer les fils.

Ce chapitre retrace quelques étapes marquantes de la gestation d'*Identité et réalité*, depuis les premiers essais de Meyerson sur quelques obscurs épisodes d'un lointain passé chimique jusqu'à l'articulation d'une posture philosophique originale. Il raconte ensuite le triomphe et la jubilation de l'auteur acclamé, encensé par des philosophes bien assis dans leur chaire. Mais auparavant disons quelques

¹ « Bergson et Meyerson, un conte au sixième millénaire de l'ère vulgaire », Émile Meyerson, *Mélanges, petites pièces inédites*, édités par E. Telkes-Klein et B. Bensaude-Vincent, Paris, Champion, 2011, p. 27-36.

² Meyerson à Frania 23 décembre 1907, publiée par E. Telkes Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* (1908) à travers une lettre d'Émile Meyerson à sa sœur », *Revue d'histoire des sciences*, 63-1 (2010), p. 247-297.

³ Judith Schlanger, *Penser la bouche pleine*, Paris, Fayard, 1983.

⁴ Dans la lettre à Frania, Meyerson recourt à la métaphore de « la toile de Pénélope » pour décrire la dernière phase de rédaction du manuscrit d'*Identité et réalité*. Il emploie aussi parfois celle de la « mosaïque », voir E. Telkes-Klein, *op. cit. supra*.

mots de ce théâtre philosophique où Meyerson entre en scène comme un météore dans un paysage bien ordonné « à la française ».

Le moment 1900 en épistémologie

Identité et réalité est publié à compte d'auteur, par un illustre inconnu. En effet, l'auteur de cet ouvrage remarqué, acclamé par les grands de la philosophie française – Bergson, Brunschvicg, etc. – ne sort pas des rangs de la Sorbonne ni de l'École normale supérieure. Meyerson peut certes s'identifier à Bergson sur la base de leurs origines juives polonaises. Il reste que Bergson est né à Paris, qu'il a été formé dans le système des élites françaises. Elève d'Émile Boutroux, qui fut lui-même l'élève de Jules Lachelier et de Félix Ravaisson, Bergson s'inscrit dans une lignée de philosophes français.

Ce même Bergson déclare en 1915 « l'union étroite de la philosophie et de la science est un fait si constant en France qu'il pourrait suffire à caractériser et à définir la philosophie française⁵. » L'alliance française entre science et philosophie a été promue lors du premier congrès international de philosophie, à Paris en 1900 : Boutroux annonce alors son intention de développer une philosophie proche des sciences de la nature comme des sciences humaines naissantes⁶. La mission de la philosophie est de soumettre ces activités à une « spéculation rationnelle ». Puisque « toute la science dans un seul esprit est impossible », il est nécessaire d'instaurer une « association d'hommes », une famille pour embrasser les sciences dans leur ensemble.

La communauté philosophique française est donc clairement à l'écoute des sciences. Cette orientation a parfois été considérée comme un héritage d'Auguste Comte⁷. Mais le paysage conceptuel installé par l'œuvre d'Auguste Comte est radicalement brouillé : le terme « métaphysique » ne signifie plus nécessairement préscientifique ou antiscientifique. Accolé à « morale », dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, il crée un espace de discours sur les sciences qui considère à la fois leur fonctionnement (théorie de la connaissance), leurs fins et leur sens. Le mot « épistémologie » peut opportunément servir pour caractériser ce mouvement : introduit lors du congrès de 1900, il semble avoir rapidement diffusé si l'on en croit l'avant-propos d'*Identité et réalité* : « Cet ouvrage, écrit Meyerson, appartient par sa méthode, au domaine de la philosophie des sciences ou épistémologie, suivant un terme suffisamment approprié et qui tend à devenir courant⁸. » Il s'agit d'une réflexion philosophique sur le savoir en devenir éclairée par le passé, c'est-à-dire par l'histoire des sciences⁹. Pour Brunschvicg, c'est grâce à Henri Poincaré et Pierre Duhem, tous deux physiciens et philosophes, que « le savoir scientifique et la réflexion philosophique redeviennent contemporains l'un de l'autre¹⁰. » Meyerson prend soin de s'inscrire dans cette lignée dans son avant-propos : « Nous tenons particulièrement à faire ressortir l'influence qu'ont exercée sur notre pensée, parmi les maîtres vivants, MM. Boutroux et Bergson, Poincaré et Duhem. Cette influence ne se limite pas aux passages où leurs noms sont cités¹¹. »

A la suite de Brunschvicg, bien des commentateurs ont attribué ce rapprochement entre science et philosophie aux bouleversements de la science vers la fin du XIX^e siècle. L'historien des idées Enrico Castelli-Gattinara déclare que « c'est toujours dans une atmosphère de crise qu'en France l'on commence à réfléchir d'une façon approfondie aux sciences¹² ». Vers la fin du XIX^e siècle, cette atmosphère est entretenue dans les mathématiques par l'avènement et la légitimation des géométries non-euclidiennes. En physique, l'hégémonie du mécanisme est menacée conjointement par

⁵ H. Bergson, « La Philosophie », *La Science française*, Paris, 1915, p. 31.

⁶ F. Worms (dir.), *Le moment 1900 en philosophie*, Lille, Presses universitaires Septentrion, 2004.

⁷ G. Canguilhem, « La philosophie biologique d'A. Comte et son influence en France au XIX^e siècle », *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1979, p. 63.

⁸ Meyerson, *Identité et réalité*, Paris, Félix Alcan, 1908, avant-propos, cité dans la 2^e édition, 1912, p. xiii.

⁹ A. Brenner, *Les Origines françaises de la philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2004.

¹⁰ L. Brunschvicg, « Science et philosophie », J. Perrin, P. Langevin, G. Urbain, L. Lapicque, Ch. Perez, L. Plantefol, *L'orientation actuelle des sciences*, Paris, Félix Alcan, 1930, p. 12.

¹¹ E. Meyerson, *Identité et réalité op. cit.*, p. xviii.

¹² E. Castelli-Gattinara « L'idée de la synthèse », A. Biard, D. Bourel, E. Brian (dir.), *Henri Berr et la culture du XIX^e siècle*, Albin Michel, 1997, p. 29.

l'électromagnétisme et par l'énergétique issue de la thermodynamique, avant même l'énoncé de la théorie de la relativité esquissée par Einstein en 1905. De surcroît, une controverse lancée par Ferdinand Brunetière, éminent littérateur et rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes*, pose le problème de la responsabilité morale des scientifiques et surtout des doctrines scientifiques. Brunetière déclenche la controverse en 1895 dans un article de cette revue qui conclut à l'échec et à la banqueroute de la science. La science avait promis de lever les mystères de l'univers et « d'organiser scientifiquement l'humanité », comme le voulait Renan dans *L'Avenir de la science*, mais voilà qu'elle échoue¹³. Les ripostes cinglantes de Charles Richet et de Marcellin Berthelot dressent face à face le positivisme et l'idéalisme¹⁴. Brunschvicg estime que cette perte de confiance dans la science résulte du manque de réflexivité chez les scientifiques. Il y voit la « faillite d'une sorte de philosophie de la science qui était née de l'impatience et de la défiance des savants à l'égard de l'analyse proprement philosophique », c'est-à-dire la faillite d'une philosophie naïve des savants attachés à un réalisme simpliste¹⁵.

Si le climat de crise a effectivement favorisé le rapprochement entre science et philosophie, il faut néanmoins ajouter qu'il répond à une volonté politique. La Troisième République, qui affiche clairement son soutien aux sciences, prend quelques mesures pour hâter ce rapprochement : Louis Liard encourage les cours communs entre facultés de lettres et faculté des sciences. En 1892, la création d'une chaire d'histoire des sciences au Collège de France fait l'objet d'un débat à la Chambre et la chaire est attribuée à un successeur d'Auguste Comte, Pierre Laffitte auquel succède un autre de ses disciples, Grégoire Wyruboff. En 1909, la Sorbonne est à son tour dotée d'une chaire d'histoire de la philosophie dans ses rapports avec les sciences, attribuée à Gaston Milhaud. Mathématicien de formation, philosophe des mathématiques, Milhaud est l'un des représentants du courant conventionnaliste qui domine l'épistémologie française vers 1900¹⁶. Le conventionnalisme, issu des réflexions d'Henri Poincaré sur les géométries non-euclidiennes, proclame la liberté de l'esprit, qui décide lui-même des principes de la science. Cette « philosophie de la liberté » centre la réflexion sur la question de l'origine des principes (sont-ils issus de l'esprit ou de l'expérience ?) et renvoie dos à dos l'empirisme et le rationalisme. Elle est aussi défendue, sous l'étiquette « positivisme nouveau » par Edouard Le Roy, un disciple de Bergson qui tente de concilier l'intellectualisme et la philosophie de la contingence issue des travaux de Boutroux¹⁷.

En effet, en ce début de XX^e siècle, Bergson, professeur au Collège de France depuis 1900, est déjà l'étoile de la philosophie française. Ses cours attirent une foule nombreuse et ses ouvrages ont un retentissement international. À la suite de la publication de sa thèse de 1889 (*Essai sur les données immédiates de la conscience*), il aborde la question des relations de l'esprit et du corps dans *Matière et mémoire* (1896) puis approfondit sa conception de la durée sur le terrain de la cosmologie et de la biologie dans *L'évolution créatrice*, en 1907. À cette date, Bergson n'est pas encore perçu comme un anti-intellectualiste. Même s'il oppose intelligence et intuition, même s'il estime que les sciences physiques sont essentiellement au service de l'action, et qu'elles ne peuvent saisir le réel dans sa durée, ses œuvres témoignent d'une profonde attention aux sciences positives et s'inscrivent bien dans le courant de rapprochement entre science et philosophie. Dans la séance à la Société française de philosophie du 28 novembre 1907, Bergson insiste pour qu'on sorte des généralités et qu'on parle « des sciences, et non pas de la science ». Il déclare que « c'est la réalité en soi, la réalité absolue, que les sciences mathématiques et physiques tendent à nous révéler. La science ne commence à devenir relative, ou plutôt symbolique, que lorsqu'elle aborde par le côté physico-chimique les problèmes de

¹³ F. Brunetière, « Après une visite au Vatican », *Revue des Deux Mondes*, 64 (1895), p. 97-118.

¹⁴ H.W. Paul, « The debate over the bankruptcy of science in 1895 », *French Historical Studies*, 5 (1968), p. 299-327. R. MacLeod, « The "bankruptcy of science" debate. The creed of science and its critics, 1885-1900 », *Science, Technology & Human Values*, n° 41(1982), p. 2-15.

¹⁵ Brunschvicg, *op. cit.*, p. 12.

¹⁶ Voir A. Brenner, A. Petit (dir.), *Science, Histoire et Philosophie selon Gaston Milhaud*, Paris, Vuibert-SFHST, 2009.

¹⁷ Sur les rapports de Meyerson avec ce courant voir A. Brenner, « Meyerson et le courant conventionnaliste », E. Telkes-Klein, E. Yakira (dir.), *L'histoire et la philosophie des sciences à la lumière d'Émile Meyerson*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 59-66

la vie et de la conscience. Mais, ici encore, elle conserve toute sa légitimité¹⁸. »

La volonté de rapprochement entre science et philosophie, si manifeste vers 1900, et le commerce régulier qui s'en suit entre savants et philosophes ont, indéniablement, facilité l'introduction de Meyerson dans cette communauté. Comme bien des épistémologues français, il allie science et philosophie dans son propre itinéraire biographique, même s'il vient de la chimie et non, comme la plupart d'entre eux, des mathématiques ou de la physique. Si, à la différence d'un Poincaré ou d'un Duhem, il quitte la science pour se convertir à la philosophie, néanmoins comme la plupart des épistémologues français, il emprunte l'histoire des sciences comme passerelle pour s'engager dans la réflexion philosophique sur les sciences.

Contre le positivisme

Ni les récits de découvertes, ni les déclarations épistémologiques des savants ne peuvent nous renseigner sur les chemins de la découverte. Meyerson a une pauvre idée de l'introspection et de la psychologie qu'elle fonde. L'histoire lui offre un détour pour éclairer le fonctionnement de l'intellect humain. Cette méthode, Meyerson avoue l'avoir empruntée à Auguste Comte, qu'il lit après Charles Renouvier. C'est lui

qui a énoncé clairement, comme je l'ai rapporté dans l'avant-propos de mon premier livre, que la méthode la meilleure pour se rendre compte des voies suivies par la raison consistait à analyser les raisonnements de la science. Sans doute n'a-t-il suivi lui-même ce programme que dans une faible mesure, mais il n'en est pas moins certain qu'à ce point de vue je puis me réclamer comme d'un ancêtre spirituel¹⁹.

Mais l'influence de Comte ne se limite pas à cette méthode, qu'en bon historien de la chimie, Meyerson trouve d'ailleurs très imparfaite et superficielle. Comte est important parce que son positivisme offre à Meyerson une cible, un point d'attaque.

Il construit sa propre conception de l'activité scientifique en réaction contre la vision positiviste qui réduit la science à la recherche des lois en bannissant celle des causes²⁰. Aux efforts de Comte pour limiter les ambitions de la science à la prévision pour l'action, Meyerson oppose une quête de l'absolu, de la cause ultime. Il refuse donc catégoriquement d'éliminer la métaphysique de la science : « Science et métaphysique poursuivent toutes les deux le même but, la connaissance du réel. Comte l'a vu, mais il a certainement eu tort, le but utilitaire qu'il a assigné à la science n'est que secondaire, celui auquel le savant obéit en premier lieu étant la curiosité, la soif de savoir, de connaître le fond des choses²¹ ». L'erreur de Comte, d'après Meyerson, est double : il dénie le rôle prépondérant de la curiosité naturelle et méconnaît que l'explication est la finalité de la science. Et Meyerson ne doute pas de l'issue du combat qu'il mène contre Comte et l'influence de son positivisme. Il en parle en termes imagés et familiers dans une lettre à sa mère de l'été 1908 :

il n'y a pas de lutte entre mes adeptes et les « positivistes », mais s'il doit y en avoir, ce sera très bref car si quelqu'un a compris la philosophie de Comte et va lire ce que j'ai écrit, il sera immédiatement obligé de dire que j'ai raison. J'ai tué le positivisme, c'est un cadavre – *jam olet* (ça pue déjà) – au moins pour ceux qui connaissent déjà les règles de notre philosophie. Mais ça s'est passé comme ça,

¹⁸ Bergson, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 8 (1908), p. 21-22, Henri Bergson, *Mélanges*, Paris, PUF, 1972, p. 747. Mais comme l'a bien saisi Meyerson dans son petit conte « Bergson et Meyerson », 1908 est peut-être une date tournant dans l'œuvre de Bergson où il commence à prendre ses distances à l'égard des savants. Dans la séance du 28 octobre 1908 à la Société française de philosophie, Bergson déplore en effet que les philosophes fassent de la vulgarisation scientifique et déclare que « dans un congrès de philosophie, il faut faire d'abord de la philosophie », celle-ci ayant sa méthode propre et son indépendance (*Mélanges, op.cit.*, p. 779-80).

¹⁹ Meyerson à Félicien Challaye, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 107.

²⁰ En fait Meyerson lit Comte à travers Ernst Mach car la recherche des lois chez Comte ne bannit pas la causalité. C'est Mach qui rejette le concept de cause auquel il substitue celui de fonction. Voir Mach, *Erkenntnis und Irrtum* (Leipzig, Barth, 1905, trad Marcel Dufour, *La Connaissance et l'erreur*, Paris, Flammarion, 1908, p. 275.

²¹ Meyerson à Bergson (s. d.), *Lettres françaises, op. cit.*, p. 40.

ce n'est pas mon mérite mais celui de Comte. Elles sont trop floues et pas fondées sur la science expérimentale²².

Si Comte fournit à Meyerson une cible privilégiée pour faire valoir sa différence et la nouveauté de ses vues, au niveau plus intime, il lui apporte également un bel argument pour justifier *a posteriori* son propre abandon de la chimie. Il tente en effet de rationaliser sa décision en invoquant l'influence délétère du positivisme sur les milieux scientifiques. Dans la note autobiographique de 1924, il suggère une sorte de révolte intérieure contre Comte qui prête à ce dernier la stature de l'autre-à-abattre pour exister :

Quant à moi, j'étais, par l'influence du milieu et même avant d'avoir lu une ligne de Comte, un pur scientifique selon la formule positiviste. Tout mon effort ultérieur n'a consisté qu'à me libérer de cette emprise, que je sens encore très forte en moi à l'heure actuelle. Et je me rends compte aussi que mon œuvre eût été impossible si celle de Comte ne l'avait précédée. C'est parce que Comte a eu le formidable culot (vous saisissez bien que c'est une expression admirative), à l'encontre de ce que nous sentons tous, que l'homme n'a pas besoin de se soucier de l'essence des choses et que la science peut donc se passer de métaphysique, et qu'il a essayé, au moins vaguement, de constituer une science ainsi faite, que j'ai pu, à mon tour, montrer que c'était là une entreprise impossible et dégager les véritables principes sur lesquels repose le raisonnement scientifique²³.

On voit donc que la relation de Meyerson à Comte est complexe et ambiguë²⁴. Comte a donné à Meyerson de quoi nourrir sa philosophie. Le positivisme est pour lui l'ennemi à combattre autant qu'une source d'inspiration pour une approche des sciences par leur histoire. C'est une sorte de figure tutélaire, un héritage qu'il faut accepter et liquider pour aller de l'avant.

Dix-huit ans de gestation

Vers la fin des années 1880, Meyerson entreprend un long voyage à travers les sciences de la nature, depuis l'histoire de l'atomisme antique jusqu'à la mécanique statistique en passant par la mécanique classique et les mathématiques. Cette odyssée dans l'archipel des sciences dure dix-huit ans²⁵. Si l'on peut accorder foi au récit qu'en fait Meyerson dans la lettre à Frania (malgré ses propres mises en garde contre l'introspection !), le voyage, qui se termine en décembre 1907 par la remise du manuscrit définitif à la librairie Félix Alcan, a commencé à l'occasion d'une conférence dans une association d'aide aux immigrés polonais à Paris. « Je me rappelle assez précisément le contenu de cette conférence, écrit-il à Frania. Elle portait de l'idée qui est restée essentielle dans mon œuvre : qu'est-ce que l'« explication » scientifique d'un phénomène ? Tu retrouveras cette question sur la première page du livre²⁶. » Le voyage, jalonné par divers manuscrits, est interrompu par deux fois : en 1895, par une phase de découragement, puis en 1898, à cause de ses activités professionnelles qui l'amènent à d'autres voyages, dans l'espace géographique. Meyerson se lance dans l'aventure sans plan directeur, mais non sans idée préconçue.

Pour assembler la mosaïque, il faut quelqu'un qui procède d'après un plan préconçu, un canevas, en choisissant parmi le nombre infini de pièces celles qui conviennent le mieux. Car c'est ainsi que j'ai procédé. Je n'ai presque jamais étudié une question sans avoir une idée préconçue. Je suis sûr qu'en réalité tout le monde procède ainsi, qu'on ne peut pas faire autrement. Le système d'étude de Bacon, purement empirique, sans théorie préconçue est certainement une illusion (j'en parle dans mon livre) ; mais ce qu'il y avait de particulier chez moi, c'était que j'étais toujours conscient de l'idée principale, que

²² CZA 408/229, Meyerson à sa mère le 24 juillet 1908.

²³ Meyerson à Félicien Challaye, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 107.

²⁴ Sur cette relation ambiguë, voir B. Bensaude-Vincent, « Meyerson critique ou héritier de Comte ? » *Dialogue*, 47 (2008), p. 3-23. De plus, Meyerson admire en Comte le fondateur de la religion de l'Humanité qui « à défaut de divin » lui semble constituer « un remède héroïque face aux catastrophes qui menacent l'époque actuelle (voir Meyerson à Høffding le 12 septembre 1923, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson*, *op. cit.*, p. 61.

²⁵ La chronologie de la genèse de *Identité et réalité* est fidèlement reconstituée par E. Telkes-Klein, « La genèse d'*Identité et réalité* à travers une lettre d'Émile Meyerson », *op. cit. supra*.

²⁶ *Ibid.*, p. 268

je tenais à elle clairement et ouvertement, en essayant de la confirmer ou de la réfuter, et en portant peu d'attention aux éléments marginaux²⁷.

Sur l'origine de cette « idée préconçue » on ne sait rien. En revanche, elle commande toute l'œuvre de Meyerson, de son premier livre au dernier. Le rapport qu'il entretient avec cette idée est finement analysé dans cette lettre.

C'est un curieux mélange de démarche intellectuelle et affective. Sur le plan intellectuel, l'idée se présente comme une hypothèse de travail que Meyerson entreprend de fortifier par une série de mises à l'épreuve dans l'histoire des sciences de la nature. L'histoire est comme un laboratoire pour tester l'hypothèse. Les épreuves qu'il lui fait subir ne relèvent pas de la logique : Meyerson écarte les tentatives de falsification. Il s'agit plutôt d'un travail de purification « pour cristalliser » l'idée²⁸. La description de l'idée qui préside à la genèse d'*Identité et réalité* ressemble étrangement à celle de « l'instinct » qui guide le travail expérimental, dans le *Cheminement de la pensée*²⁹. L'intérêt de cette description est que, loin de livrer une version purifiée de la démarche intellectuelle de Meyerson comme on en trouve chez les épistémologues, elle fait place aux sentiments. Pour décrire l'hypothèse qui oriente le travail de Meyerson, l'expression courante « d'idée maîtresse » pourrait être prise au pied de la lettre. Telle une maîtresse, elle éveille un « sentiment », lui inspire tendresse et confiance. Elle s'installe en son « for intérieur », elle habite ses pensées au point de devenir une « habitude ». Au début, ce n'est qu'un divertissement pour occuper les heures de loisir que lui laisse son emploi peu exigeant à l'agence Havas ; puis cela devient un complément à son travail de la *Jewish Colonization Association*. Si, au début, ses activités au service de la cause de ses coreligionnaires persécutés répondent à une obsession – « coucher avec ma chimère » (selon l'image osée par Meyerson) – on peut dire qu'il se contente de « flirter » avec son idée préconçue. Mais à partir de 1900, le rapport s'inverse : ce qui n'était que divertissement devient « le but de ma vie ». L'idée maîtresse a pris chair et vit au fil des épreuves entretenues par les lectures de Meyerson. Bien qu'il ne dispose plus que des samedis pour se rendre en bibliothèque, l'idée est devenue une maîtresse impérieuse, qui exige de plus en plus d'énergie et d'attention, au point qu'elle impose à Meyerson une double vie :

Mon engagement à la JCA présentait ce grand avantage que toutes mes craintes pour mon avenir matériel prenaient fin ; le dédoublement total de ma vie – d'un côté, la chimère de la Palestine et la vie matérielle ; de l'autre, le travail de recherche reconnu comme nécessaire – est devenu une réalité, et cela pour longtemps, certes avec un certain dommage pour la science³⁰.

Tout ce commerce avec l'idée maîtresse reste dans la sphère privée. Meyerson termine un deuxième manuscrit le 8 avril 1904, mais les quelques corrections qu'il entreprend avant de le soumettre à un éditeur lui prennent près de quatre années ! En vérité Meyerson a du mal à intégrer les citations ou arguments extraits des centaines de fiches de lecture qu'il a accumulées au fil des années. Il insère des notes dans chaque chapitre, mais elles bouleversent tant l'équilibre du texte qu'il doit tout reprendre à zéro et réécrire chaque chapitre. Un troisième manuscrit est prêt le 26 mai 1906. Meyerson passe enfin « une bonne nuit ». Mais très vite il est repris de vertige : le manuscrit lui semble plein de défauts, pas clair, mal ficelé, mal étayé. Il se précipite en bibliothèque, impossible d'achever, de quitter la maîtresse qui partage sa vie depuis six ou sept ans. Même lorsqu'il signe un contrat le 4 juillet 1907 avec la librairie Félix Alcan, Meyerson passe tout l'été à corriger le manuscrit, ajoutant des lignes, supprimant des adverbes...., qui finalement dérangent l'ordonnance de l'argument plus qu'elles ne l'améliorent. Meyerson est inquiet, impatient car angoissé à l'idée qu'un autre aurait pu déjà avoir bâti

²⁷ *Ibid.*, p. 266.

²⁸ *Ibid.*, p. 255 « Je ne délaissais pas le travail complètement, j'en avais déjà pris l'habitude, et, dans mon for intérieur, quelque chose me disait que ce n'était pas encore abouti, que j'avais peut-être eu raison – mais dans ces moments-là je travaillais sans aucun enthousiasme et, il me semble, sans grands résultats. Ensuite, lentement, parfois de façon imperceptible pour moi-même, l'idée se cristallisait de nouveau. Et ceci, le plus souvent, sans que je découvre des arguments qui auraient réfuté l'opinion opposée, mais tout simplement j'avais, dans mon for intérieur, le sentiment que mon système était trop bien fondé pour que son contraire soit vrai, prenne le dessus ; ensuite parfois, après des mois ou même des années, je découvrais la solution de l'énigme dans laquelle je m'étais embrouillé. »

²⁹ Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, Paris, Payot, 1931, p. 494.

³⁰ Meyerson à Frania, *op. cit.* p. 263.

un système sur la base de son idée. Et il est finalement mécontent de lui : « Le fait est que l'œuvre, sous sa forme actuelle ne me satisfait plus. Mais tant pis – *vogue la galère !*³¹ »

Pourtant force est de reconnaître que le dialogue ébauché avec le premier lecteur du manuscrit est plutôt réconfortant. Salomon Reinach, membre de l'Institut, encourage Meyerson à publier. Voilà de quoi rassurer quelqu'un qui souffre de comparer sa plume à celles de sa mère et de sa sœur, même si Reinach ajoute que le style est « un peu lent et terne comme Comte³² ». Ce commentaire peu laudatif flatte néanmoins Meyerson qui aime à se mesurer avec le fondateur du positivisme.

Un titre percutant

Il est temps de s'interroger sur l'identité de cette idée maîtresse qui semble constituer le fil rouge du voyage initiatique de Meyerson en philosophie. Quelle est donc la thèse qu'il peaufine pendant dix-huit ans et finit par lâcher comme une bouteille à la mer ? Elle concerne la connaissance en général. Ce que Meyerson recherche dans les sciences, ce n'est pas quelque vérité sur la nature. Il veut plutôt comprendre le fonctionnement de l'intellect humain. Il y repère une tension entre deux moteurs de la pensée : d'une part, une tendance à ramener le divers à l'identique, le multiple à l'un, le changement à l'immobilité ; d'autre part, un penchant qui dresse des obstacles à l'identification et garantit la réalité de nos conceptions. La tendance à l'identification s'exprime dans la physique mécaniste ; l'obstacle au mécanisme s'illustre dans le principe de Carnot, ou second principe de la thermodynamique. « Le principe de Carnot est l'expression de la résistance que la nature oppose à la contrainte que notre entendement, par le principe de causalité, tente d'exercer sur elle³³. »

Cette formulation claire et concise n'est acquise que dans les dernières phases de la longue gestation. Meyerson a certes une grande ambition philosophique, mais il ne semble prendre pleinement conscience de la portée générale de son entreprise que dans les derniers pas. Cette ambition est ce qui l'oriente vers la prestigieuse « Bibliothèque de philosophie contemporaine » de la librairie Félix Alcan, où se publie tout ce qui compte en philosophie. Cette maison d'édition, créée en 1874, accueille non seulement tous les grands titres de la philosophie française mais aussi les grandes revues : *Revue philosophique*, *Année psychologique*, *Année sociologique*, *Journal de psychologie normale et pathologique*. L'engouement pour cet éditeur est si fort qu'on le désigne comme « alcanisme » ou « alcalinite »³⁴.

Quand Meyerson frappe à la porte de Félix Alcan, il propose un ouvrage à compte d'auteur, intitulé *Du concept de causalité dans les sciences physiques*. Ce titre, inscrit dans le contrat signé en juillet 1907, annonçait un ouvrage sur la philosophie de la physique, plutôt qu'un essai de théorie de la connaissance³⁵. Il mettait l'accent sur la tendance explicative que Meyerson repère dans la physique atomiste et mécaniste depuis l'Antiquité jusqu'à l'atomistique de Jean Perrin. Ce titre laisse entrevoir une volonté de dépasser le positivisme : la recherche des causes, dénoncée et condamnée par Auguste Comte, est au cœur de la physique. La causalité ne peut se réduire à la légalité, les causes ne sont pas seulement des antécédents et les effets des conséquents. La causalité n'est pas une relation entre deux termes différents comme la loi, mais bien la réduction d'un terme à l'autre³⁶. Or cette réduction est indifférente à la flèche du temps, elle spatialise le temps au sens où elle postule une identité réelle entre effets et causes. En affirmant son antipositivisme sur la base d'une étude de la physique et de son histoire, Meyerson prend place plus ou moins consciemment – car il ignore encore largement ce que

³¹ *Ibid.*, p. 264.

³² CZA 408/117

³³ *Ibid.*, ch 8, p. 318.

³⁴ V. Tesnière, *Le Quadriga. Un siècle d'édition universitaire, 1860-1968*, Paris, PUF, 2001, p. 140-154. Voir aussi « L'histoire aux éditions Alcan 1874-1939 » *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, 28 (1990), p. 15-28.

³⁵ Dans une lettre du 1^{er} juillet 1907, René Lisbonne, neveu et collaborateur de Félix Alcan, estime que le livre devrait compter entre 450 et 500 pages, et que les frais, pour un tirage à 550 exemplaires, devraient monter à 2200 francs. Il accompagne ce courrier du contrat pour l'ouvrage intitulé *Du concept de causalité dans les sciences physiques*. Meyerson renvoie le contrat signé le 4 juillet ». (E. Telkes Klein, « De la genèse d'*Identité et réalité...* », *op. cit.* p. 253)

³⁶ Meyerson, *Identité et réalité*, *op. cit.*, p. 31-32.

discutent les philosophes universitaires – dans les débats contemporains sur la physique depuis *La Contingence des lois de la nature* d'Émile Boutroux³⁷ jusqu'aux critiques de Duhem par Rey³⁸.

Le second titre que propose Meyerson – *L'explication scientifique et le sens commun* – sur le manuscrit remis à l'éditeur au début du mois de juillet 1907, élargit déjà la portée de la thèse à la science en général. Le projet affiché dans l'avant-propos est en effet de comprendre le sens commun en regardant la science : « C'est à l'aide de l'histoire des sciences que nous chercherons la solution des problèmes concernant le sens commun³⁹. » L'accent est mis cette fois sur le rapprochement entre science et sens commun, que Meyerson développe dans le chapitre XI. Il s'agit encore de l'un des thèmes favoris de la philosophie des sciences française. À cet égard, Meyerson ne s'affiche plus comme pourfendeur de Comte, puisque ce dernier n'a cessé de proclamer que la science trouve sa source dans le sens commun. Comme Comte et comme Duhem, Meyerson maintient la continuité entre les deux. Et il avoue lui-même qu'il renoue à ce propos avec les penseurs positivistes.

Serait-ce l'ambiguïté de la position de Meyerson à l'encontre de la tradition positiviste qui gêne l'éditeur ? En tout cas, René Lisbonne, qui a négocié le contrat avec Meyerson, semble avoir suggéré le titre *Identité et réalité*⁴⁰. Ce titre, qui procède sans doute d'une lecture attentive du manuscrit et de discussions avec son auteur, est une véritable trouvaille, une illustration exemplaire du potentiel des collaborations entre un éditeur et son auteur. Il refond complètement l'ouvrage. D'une part, en juxtaposant simplement deux mots clés du livre, deux concepts détachés de leur contexte d'application aux sciences physiques ou au sens commun – il efface tous les efforts déployés par Meyerson pour s'inscrire dans un champ bien balisé. En ce sens il met en relief la portée générale de l'ouvrage et son inscription dans le champ de l'épistémologie revendiquée dès les premiers mots de l'avant-propos⁴¹. Mais il ajoute aussitôt qu'il a été guidé par des idées tirées de l'œuvre du « grand physicien » Hermann von Helmholtz sur les « processus psychiques inconscients » qui accompagnent la pensée consciente⁴².

Le choix de l'éditeur était un pari risqué. D'ailleurs, Souday, l'ami de longue date, le remarque dans le compte rendu qu'il rédige pour *Le Temps*. Il commence par un commentaire sur le titre : « On n'accusera pas M. Émile Meyerson d'avoir cherché à séduire le lecteur par un titre affriolant. Même pour la Bibliothèque de philosophie contemporaine, où les auteurs gais ne dominent pas, celui qu'il a choisi semble un peu rébarbatif⁴³. » Mais il termine en mentionnant « la vive impression » que le livre a produite, au cours de l'année écoulée depuis sa parution, dans les milieux philosophiques.

En jouant la carte de l'extra-territorialité, l'éditeur a misé sur la singularité de Meyerson. Et il a effectivement gagné son pari. *Identité et réalité* est rapidement un nom de code, une sorte de marqueur identitaire, presque une métonymie pour désigner le système de Meyerson dans l'ensemble des écrits philosophiques. La juxtaposition des deux concepts a favorisé une dramatisation de la thèse de Meyerson, souvent présentée comme un duel entre l'intellect humain – mû par une tendance impérieuse (presqu'une pulsion) à l'identification de tous les phénomènes par réduction à une seule cause – et la résistance opposée par le réel aux tentatives de réduction du divers, du multiple, du changeant qui est symbolisée par le principe de Carnot. L'irréversibilité sans cesse défie la tendance à l'identification qui meut la raison. Cette interprétation transforme l'histoire des sciences en un grand récit épique, combat éternel entre le réel et le rationnel.

Ce titre a donc contribué au succès de l'ouvrage. Il dévoile au grand jour un auteur singulier, profondément original, qui ne s'inscrit dans aucune lignée. Mais en résumant de manière lapidaire la thèse de Meyerson en deux mots, il a aussi favorisé les caricatures simplificatrices et l'enfermement de sa pensée dans un système clos sur lui-même.

³⁷ E. Boutroux, *La Contingence des lois de la nature*, Paris, 1874.

³⁸ A. Rey, *La Théorie de la physique chez les physiciens contemporains*, Paris, 1907. Voir aussi A. Brenner, *Les origines françaises de la philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2003.

³⁹ *Identité et Réalité*, *op. cit.*, p. xvi.

⁴⁰ CZA 408/247.

⁴¹ Voir p. 37.

⁴² Meyerson, *op. cit.*, p. xii.

⁴³ *Le Temps*, 10 mars 1909, p. 3.

Une révélation

La sortie du livre en librairie change la vie de Meyerson. Dès le début du mois de mai, il reçoit une lettre de Bergson qui remercie pour l'envoi d'*Identité et réalité* et témoigne d'un réel intérêt. Il est invité à le présenter à la séance du 31 décembre 1908 de la Société française de philosophie et le dialogue s'engage avec les philosophes présents⁴⁴. Bergson repère des analogies entre les analyses de Meyerson et ses propres thèses, notamment sur la science mécaniste qui spatialise le temps et sur le temps irréversible, proche de la durée bergsonienne, qu'impose le principe de Carnot.

Je viens d'achever cette lecture [de votre ouvrage *Identité et réalité*], et je tiens à vous dire combien elle m'a intéressé. Vous avez soumis les postulats et les résultats de la science à une analyse vraiment impartiale, je veux dire indépendante des préjugés qu'y apportent trop souvent et le savant et le métaphysicien. Vous ne voyez pas dans la science (comme on est trop porté à le faire depuis Kant) une simple construction de l'esprit ; mais, d'autre part, vous reconnaissez avec raison que l'apport de l'esprit y est considérable. La véritable difficulté, comme vous l'avez bien compris, est de déterminer ici avec précision ce qui vient de l'esprit et de ce qui appartient à l'immédiatement donné. La conclusion qui se dégage de l'ensemble de votre ouvrage est que les principes et les résultats les plus généraux de la science sont *a priori* et *a posteriori* tout à la fois, que l'intelligence mathématique et la nature inorganisée sont accordées l'une sur l'autre dans leurs grandes lignes, mais dans leurs grandes lignes seulement. Cette conclusion me paraît être la vérité même ; j'y suis arrivé, de mon côté, par un chemin assez différent, en essayant de reconstituer la genèse de l'intelligence au cours de l'évolution de la vie⁴⁵. J'ajoute que sur beaucoup d'autres points, sur la relation de la science au sens commun, sur la nature du temps, et sur l'élimination du temps réel par la science positive, sur le sens profond du principe de Carnot, vous présentez des vues que, pour ma part, je serais très disposé à accepter, sinon toujours dans le détail, au moins dans l'ensemble⁴⁶.

À ces mots, Meyerson « ne se sent plus de joie ». Être reconnu par le plus grand des philosophes français est déjà un motif de fierté, mais en plus Meyerson voit ses thèses situées au cœur de la problématique qui occupe les épistémologues français (quelle est la part d'empirique et de rationnel dans la connaissance ?). Le livre fait écho. Il est recensé dans plusieurs revues françaises et étrangères. Mais la recension qui honore le plus Meyerson est celle de Bergson à l'Académie des sciences morales et politiques⁴⁷.

Meyerson est aussitôt salué par Xavier Léon, fondateur de la *Revue de Métaphysique et de Morale* et administrateur de la Société française de philosophie⁴⁸. Léon l'incite à participer au III^e congrès international de philosophie qui se tient à Heidelberg à l'été 1908⁴⁹ et l'engage à contribuer à la rédaction du rapport. La lettre de l'envoyé spécial du journal *Le Temps* au congrès, publiée le 8 septembre 1908, décrit l'organisation avec ses cent cinquante-cinq communications, et rend hommage à l'école française qui anime le congrès. Elle mentionne également la thèse de Meyerson selon laquelle le savant a besoin de croire à la réalité en soi de son objet⁵⁰.

Dans cette communauté très préoccupée par la question d'une langue commune pour les échanges intellectuels (Louis Couturat en particulier s'investit dans la création de l'ido), le polyglotte Meyerson attire l'attention et devient un personnage clé en raison de ses capacités linguistiques. On le sollicite

⁴⁴ « *Identité et réalité* d'Émile Meyerson », en présence de Belot, P. Boutroux, Brunschvicg, Delbos, Duman, Job, Lachelier, Lalande, Ogereau, Parodi, J. Tannery, L. Weber, Winter. *Bulletin de la Société française de philosophie*, 9/3 (mars 1909), p. 77-81 et p. 91-93.

⁴⁵ Bergson fait ici allusion aux conclusions de *L'Évolution créatrice*, parue en 1907 (notamment dans le chapitre III, intitulé « De la signification de la vie. L'ordre de la nature et la forme de l'intelligence »), dont Meyerson n'a pas connaissance au moment où il achève la rédaction d'*Identité et réalité*. L'avant-propos, rédigé une fois le livre achevé, porte la date de juin 1907 (p. XIX).

⁴⁶ H. Bergson, lettre du 3 mai 1908, *Lettres françaises*, op. cit., p. 36.

⁴⁷ Henri Bergson, « Rapport sur *Identité et réalité* d'E. Meyerson », *Séances et Travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, séance du 23 janvier 1909, 171, 1909, p. 664-666, repris dans les *Mélanges* d'Henri Bergson, Paris, P.U.F., 1972, p. 786-788.

⁴⁸ Voir la correspondance entre Xavier Léon et Meyerson, *Lettres françaises*, op. cit., p. 339

⁴⁹ *Ibid.*, p. 338. Sur le rôle de Xavier Léon dans l'entrée de Meyerson dans le monde philosophique, voir chapitre 9.

⁵⁰ *Le Temps*, 8 septembre 1908.

sans cesse pour rédiger des recensions d'ouvrages en russe, polonais, allemand... Bergson fait appel à lui pour réviser la traduction allemande de *L'Évolution créatrice*. Meyerson, tout heureux de son succès, accepte avec empressement de rendre service, malgré ses lourdes charges de travail⁵¹.

En 1910, il est également sollicité par Dominique Parodi pour donner une conférence sur la philosophie des sciences en Allemagne à l'École des hautes études sociales, en remplacement de Rey. Après bien des hésitations, Meyerson accepte finalement et le 25 janvier 1911 il brosse un panorama de la philosophie des sciences en Allemagne en soulignant le contraste avec la France⁵². Mais il refuse de publier cette conférence et semble résister au rôle qu'on lui assigne dans les comparaisons nationales en science et philosophie, un jeu favori de l'époque.

L'effet produit par la publication d'*Identité et réalité* tient presque du miracle. Cet ouvrage élaboré dans la difficulté par un obscur personnage étranger au milieu, qui publie à ses frais, connaît un succès de librairie. Félix Alcan entreprend une deuxième édition dès 1912, une troisième en 1926 et une quatrième en 1932. Le succès, comme les témoignages de reconnaissance de la communauté ont affermi la confiance de Meyerson dans son idée maîtresse. C'est bien son idée à lui, les doutes sur la propriété intellectuelle s'estompent peu à peu. Lorsque Meyerson découvre que d'autres penseurs – notamment Lalande – ont pu soutenir des thèses proches des siennes, cela ne le trouble plus : c'est un prétexte pour engager le dialogue avec des pairs.

⁵¹ Voir la correspondance entre Bergson et Meyerson en 1910, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 49-55.

⁵² E. Meyerson, « La philosophie des sciences en Allemagne », conférence inédite, publiée dans *Mélanges, Petites pièces inédites*, *op. cit.*, p. 184-215.